

# Maléfices, troisième année

## **L'Histoire du tableau.**

L'homme se trouvait devant le tableau quand je le vis pour la première fois. Il était prostré, et de cette immobilité ressortait une vague sensation de joie mêlée à une vague de peur indescriptible. Seul un simple souffle animait son corps statuaire. J'étais derrière lui. Il ne semblait pas m'avoir vu. Je me mis à contempler la peinture, cherchant le détail qui retenait ainsi la conscience d'un homme. Je fixais l'ovale de son visage, de ses traits fins, un grain de peau influencé par la bougie qui se trouve à côté du corps, des yeux marrons dans lequel un mince éclat, un reflet se dessine.

« Magnifique n'est-ce-pas ?! » Il ne s'était pas retourné ; il me parlait sans me regarder. Je lui répondis à l'affirmative, le fixant, en espérant que mon regard le gênerait. Mais rien ne le fit flancher.

« Cette belle créature, me dit-il, était une servante. Sa beauté était incontestable. Un roi la remarqua et en fit sa maîtresse. C'était il y a longtemps. »

Il marqua son silence par un soupir, gardant ses yeux rivés sur l'œuvre. Je n'osais bouger, de peur que son récit ne soit pas fini. Je l'imitai donc à nouveau, regardant le drapé délicat de la robe d'apparat.

« Cette jeune femme ne devait rien dire de ses aventures royales. Le moindre soupçon aurait provoqué un drame à la cour. Elle traversa les années sans rien dire, gardant sa beauté intacte pour celui qu'elle aimait. La famille dans laquelle elle vivait et travaillait était issue d'une lignée bourgeoise bien vue par la population et par le pouvoir. Un soir, le roi, rentrant dans cette demeure qui contenait sa fée, mourut d'une manière étrange. Peu de temps après, la douce aimante s'éteignit. »

« Quelle histoire affreuse ! » lui dis-je, alors que je replongeai mes yeux dans ses mains soyeuses. Elle portait un anneau simple aux reflets lunaires.

Je me hasardais à lui poser la question de ce bijou. Il me répondit que cet ornement était un cadeau du monarque, qu'il lui avait offert le soir de sa mort.

Perdu dans mes pensées, je tentai d'imaginer la vie de cette femme au destin tragique. Une étrange sensation grandissait en moi, une impression de manque, quelque chose d'essentiel. Alors que mon regard se perdait dans le décor luxurieux du tableau, l'homme s'était remis à parler, de la beauté délicieuse de la jeune femme, de son sentiment immortel pour l'homme aimé, de sa tristesse du quotidien que seule rendait supportable la certitude de son amour pour elle.

Le soir tombait. Par les vitres le ciel s'empourprait sous l'impact du soleil dévoré par la terre. Je ressentis les atteintes de cette image sur ma réflexion et je m'approchai de ce tableau au détail qui devait être découvert.

« C'est un grand malheur de n'avoir pas eu d'enfant. »

C'est vrai que cette femme était magnifique. L'esquisse, si elle était fidèle à la réalité, montrait une femme comme jamais je n'en avais vue. C'était cela !

« Quand a-t-elle été peinte ? » lançais-je à l'homme.

Il avait disparu. L'obole solaire illuminait la peinture de cette femme du passé qui s'offrait aux visiteurs.

Je m'approchai du tableau à présent rayonnant de toute sa splendeur. Je reculai. Sur l'écriteau, aucune indication. Le peintre et le modèle étaient inconnus. Je marchai sur un objet. Le ramassant, je reconnus l'anneau royal de la femme ; au mur, rien, rien qu'un cadre vide, et une étrange impression, d'avoir vécu un rêve.

## Le vieil ancêtre

Il était une fois, dans un village à côté d'un château, une famille autrefois pauvre qui se rejoignait pour un heureux événement. En effet, la fille du patriarche allait bientôt accoucher. Le père du futur bébé était un fils tapissier qui avait le seigneur comme principal client.

Tous réunis dans la salle commune, dans laquelle une vaste cheminée apportait douceur et lumière, le grand-père était entouré des deux souches rassemblées qui mangeaient avec plaisir. Par la porte on entendait le bruit du vent qui jouait avec les flocons de neige; par la cheminée, des gémissements qui venaient du bois tout proche se répandaient entre les personnes qui imaginaient toutes sortes de choses.

« Grand-père ! Grand-père ! Raconte-nous encore ton histoire ! » dit le petit Lucas qui, sur les genoux du vieil homme, tirait de sa petite main la manche ocre de son aïeul.

- Non, pas cette fable, dit la mère du jeune garçon, on l'a entendue je ne sais combien de fois.

- Oui, mais pas ceux de notre aimable belle-famille, répondit l'ancêtre. Venez plus près, autour de moi. Je suis vieux, ma voix n'a plus sa puissance.

Un cercle difforme se forma autour de lui. Les enfants, juste à côté de lui, le regardèrent avec de grands-yeux brillants; les adultes prirent des chaises et, un verre à la main, le prièrent d'un mouvement de la paume de commencer.

« Il était un jour comme les autres où, alors que j'avais à peu près ton âge, dit-il à Baptiste de son doigt ridé, j'allais avec un de mes amis au bord de l'étang de mon village. J'y allais souvent, car j'étais jeune et j'aimais m'allonger au bord de l'eau, les pieds légèrement mouillés. Il se trouvait à quelques minutes de mon village, près d'une forêt. L'autre bout de l'étang s'enfonçait dans le bois, et jamais nous n'étions allés de l'autre côté. Or, ce matin-là, on était en été et le soleil était fort et je voulus aller m'abriter sous les arbres. Jean était trouillard, il faut le savoir. Il avait peur de tout. Je le taquinais souvent là-dessus. Cette fois-là c'était encore pire. À chaque pas que je faisais vers la raison de sa terreur, je riais aux éclats, car il était à genoux et me suppliait de ne pas avancer plus. J'avais beau lui dire que je me mettais juste à l'ombre, sans rentrer à l'intérieur de ce lieu maudit, il criait plus fort.

« Une fois à l'ombre, étendu et calme, je ne l'entendis plus. Je le sentis même qui prenait place à côté de moi. Nous restâmes ainsi pendant plusieurs minutes, les yeux fermés, à profiter de cette douce chaleur. De temps en temps, un bruit dans l'eau, un poisson qui venait à la surface pour goûter à ces étranges choses qui venaient d'apparaître.

« Combien de temps restai-je ainsi, je ne sais pas. J'ai dû m'endormir. Il n'empêche que le froid me réveilla. Je me frottai les yeux, m'étirai. Les arbres étaient à côté de moi, j'avais dû bouger durant mon sommeil. Je me retournai..."

Il tendit sa main vers la coupe de vin et en tira deux fines gorgées. Il toussa légèrement, reposa le réceptacle. Les petits ne cillaient pas, leurs regards fixés sur son visage. Au fond de la salle, sa fille, assise à la table, lui tournait le dos.

« Je me retournai donc, mais... d'autres arbres. Des arbres partout. J'étais entouré d'arbres. Mes pieds étaient au bord de l'eau, qui était noire. Pas à cause de l'ombre non. Elle était noire, comme de la poix. À côté de moi, il y avait un carré d'herbe grise : des arbres, de longues toiles d'araignées pendaient, s'allongeaient de plus en plus, voilant les profondeurs de la forêt. Je me levai, couru dans la direction du village. Je passai le long des anciennes clôtures du champ du vieux Germain, mais elles étaient cassées. Plus de vaches, juste des arbres. Le chemin était clair au milieu de la pénombre, je me faisais mal sur ces cailloux, mais j'avais trop peur pour m'en soucier.

- Hors d'haleine, je tombai sur le sol en voyant mon village : Noyé de gris comme lors d'une nuit d'hiver, les arbres avaient tout envahi. J'allais dans ma maison : il n'y avait plus rien, juste un tronc qui perçait le toit."

- Et t'as fait quoi ? lui demanda Lucas.

- Je suis sorti. Et devant ma maison, un corbeau se posa devant moi et se transforma en homme avec une bure dont la capuche lui masquait le visage. Il me dit mon prénom, et m'indiqua la forêt d'où je venais en me disant que je devais apaiser les souffrances du "vieux ancêtre des bois" pour libérer mon village. Je lui demandai comment faire, mais il se retourna, et s'envolant. Je restai immobile quelques minutes, observant la végétation sauvage. Je rentrai chez moi, pris la hache de mon père et, décidé, j'allais vers le vieux arbre. Il devait être au centre de la dépression, abrité par le rempart de ses congénères. Je retournai donc jusqu'au lieu où je m'étais réveillé, me disant qu'un passage devait se trouver là, puisque je n'avais pas été enlevé.

« Alors que je marchais sur le sentier, je vis, sur le côté, un petit homme, le visage dans les genoux, habillé en vert. »

- C'était un lutin ?!

- Oui Lucas, un petit lutin. C'était la première fois que j'en voyais un. Je m'approchai de lui, lui touchai l'épaule. Il me regarda, me prit la main et la mit sur sa tête. « Pourquoi es-tu là ? » lui demandai-je. Le vieux m'a rejeté de ma maison, me répondit-il. Il est plus gentil. Avant il était gentil. Qui est ce "vieux" ? rajoutai-je. Il me dit que c'était celui qui est le plus vieux que tout le monde. « Viens, je vais te montrer » rajouta-t-il.

« Il me prit par la main, et juste après, je me retrouvais devant l'étang, dit-il d'une voix enrouée. Le petit être devait avoir fait quelque chose. Il avança dans le bois, je le suivis, mon arme sur l'épaule. Tandis que nous marchions, je l'entendais qui parlait : une langue bizarre, une langue que je n'arrivais pas à saisir. Il me dit, en se retournant, que les arbres étaient devenus fous et qu'il ne fallait pas les offenser. J'avais de plus en plus de mal à me déplacer : les branches tombaient sur moi, m'enserraient les bras et les jambes. Je bougeais avec difficulté.

Le vieux homme était à présent droit sur son siège, ses mains fouettant l'air devant lui comme s'il se trouvait de nouveau dans cette forêt, et ses doigts fouillaient devant lui. Ils semblaient écarter des feuilles et apporter l'air à sa bouche.

« Nous arrivâmes à une clairière avec, au centre, un arbre rabougri, bicornu, et sa voix à présent était lourde et absente. J'entendais un léger souffle. Les racines pulsaient, s'enfonçaient dans le sol, ressortaient par endroits, les branches sèches bougeaient, fouettaient l'air. Je m'approchai lentement, évitant les mouvements violents. Arrivé près de sa base, je levai ma hache et je frappais de toutes mes forces. Alors..."

La mère cria. Le bébé arrivait. Tous se pressèrent vers la porte, attendant l'annonce de la naissance. La plupart des adultes décidèrent d'occuper les jeunes pour ne pas troubler l'accouchement, les ramenant vers le centre de la pièce, proche de l'âtre, pour que le doyen finisse son histoire. Mais le vieux homme, que l'on croyait assoupi, était crispé sur son siège; dans son regard, un léger voile passait. Il marmonnait : « Lâche-moi », disait-il, et ses yeux semblaient suivre des mouvements obliques, des coups de hache. Ses doigts se tendirent, son souffle se bloqua.

L'enfant criait pour la première fois.

## **La pythie Matérielle.**

J'attends mais la tension est trop forte pour que je reste passif à attendre le résultat de ce développement. La lumière ensanglante ma feuille et ces lettres que je pose me paraissent des tranchées dans la chair bientôt blanchâtre de ce papier.

Ma découverte est la plus importante de ce siècle, de l'humanité, de tous les temps. Mais comment la décrire : de simples mots ne peuvent apporter toute la lumière sur ce que j'ai créé, dans la pénombre de cette pièce.

J'étais à cette place, où je me trouve en ce moment, mélangeant les solutions acides

et basiques, les diluants, nettoyant les feuilles de papier de leurs bains forcés. Je revenais du canal du Rhône où j'avais photographié les écluses. J'étais arrivé dès le matin, alors que le soleil était encore enveloppé dans la rosée légère de l'aurore. Les strates roses, oranges et dorées s'épandaient, se mélangeaient pour se fondre bientôt dans le bleu éthéré du monde nouveau-né. Mes pas me guidèrent le long du flux artificiel, recherchant les angles, les courbes et les lignes audacieuses de l'artifice qui se lie à la nature. Je commençai mes clichés, emprisonnant des détails, des éléments dérisoires, sans aucun intérêt autre qu'artistique. Je jouais sur les parallèles, les verticales, les coupes, me riant du soleil qui n'ajoutait qu'une touche supplémentaire par les reflets aquatiques, qui couraient sans vigueur, avec acharnement contre la surface boisée, métallique, à la force sensuelle. Je vidai deux pellicules noir et blanc durant les huit heures de ma présence en ces lieux, puis je rentrai chez moi, fourbu de ces séances exténuantes sous la candeur de l'été.

Arrivé à mon appartement, je me suis jeté sur ma table de développement pour sensibiliser le papier et l'imprégner de ma vision. Mes yeux me brûlaient, gonflés par l'excessive luminosité du lieu dans lequel j'avais évolué. Je troquais mes lentilles pour mes lunettes, laissant mes yeux fermés pour profiter de quelques instants de calme. Puis, ne pouvant sortir, tout comme maintenant, je nettoyais mes lentilles sur le bord des bacs, quand ma bouteille de produit inonda la solution de iodure d'argent... Ce que je dois faire à présent.

Comment cela est-il possible ? Il y a quatre jours, après le mélange involontaire, je décidai de garder le cliché, désireux de voir l'effet de la solution nettoyante et du produit chimique sur le papier. Après le bac d'eau claire, j'accrochai le morceau de papier au fil, et j'attendis. Mais rien. Toujours le même blanc immaculé, toujours la même invisibilité. Le fixatif était répandu, je pouvais sortir. La lumière blanche envahit la pièce. Un crépitement se fit entendre. Je me retournai, mes yeux se portèrent sur les clichés qui s'agitaient. Une forte odeur de poudre ignée agressa mes narines. Le crépitement s'intensifia, la frénésie se transmit aux produits, l'ampoule infernale illumina la pièce avant d'exploser en une pluie incandescente. Le magma plongea dans les profondeurs des bacs, libérant l'âme du passé, voilant les instruments mécaniques.

Les vapeurs toxiques me frappèrent les poumons. La porte claqua. La toux me comprima la gorge durant un temps... Elle se dissipa lentement, cheminant tout le long de mon larynx, de mes sinus, me prenant le cerveau. Je touchais terre, les genoux supportant le poids de ma douleur, mon front au contact de mes paumes. A nouveau la clarté. Ma première pensée fut pour mon local : mes clichés gâchés, sans aucun doute desséchés par la chaleur sulfureuse de cette fournaise. J'ouvris toutes les fenêtres et me plaçai à côté de la porte. Je pressai la poignée. Une lueur rougeoyante fila à travers l'interstice. Je risquais un coup d'oeil. Les ombres dansaient contre les murs, des formes impossibles avec, au milieu, le négatif d'un corps étendu, dont les bras volaient dans une cadence animale. Le faible halo que diffusait le projecteur renvoyait l'image dénaturée, cette expérience, cette alchimie. L'illusion était poignante : le détail du corps, les doigts légèrement gonflés, les pigments bleus sur les flancs et le visage. Cette image était la pantomime d'un noyé.

Mais à présent je sais. Ce n'était pas qu'un parfait noyé.

Trois jours plus tard, je vis une photographie similaire à la mienne dans le journal, en place et lieu où j'avais saisi la réalité. Comment ? Comment reproduire un cliché, une situation non encore accomplie ? Je courrai vers mon local. Ma photo n'existait plus, elle n'était plus qu'un simple bout de papier devenu noir. Je n'ai plus de preuves, plus d'autre choix que de signer ce pacte avec l'enfer, encore une fois. C'était il y a trois jours. J'ai remplacé mon ampoule rouge, disposé les instruments comme à l'accoutumée, pour reproduire cet acte divinatoire.

La police arriva quelques minutes après les pompiers. Dans les escaliers les habitants regardaient passer les hommes en uniforme, pour se rendre n°---, d'où provenait l'appel. Le verrou avait été brisé par les sauveteurs ; le hall d'entrée était éclairé, les

chaussures placées précautionneusement le long du mur. Dans le salon, les fenêtres étaient ouvertes. Une porte entrebâillée donnait sur un laboratoire personnel de développement. A l'intérieur des photos jonchaient le sol, une table de production renversée diffusait un voile terne contre le mur, une forte odeur d'ammoniac flottait. Les bacs de mélange étaient brisés sur le sol, renversés dans l'évier ; quelques-uns étaient fondus à une extrémité. Au milieu de la pièce, des bris de verre étaient disposés en cercle autour d'une légère tache brunâtre sur le parquet.

A coté d'une des fenêtres, un bras blanc était étendu sur un corps dont les contours se dessinaient. Un policier souleva le suaire, une grimace déforma ses traits. Les traits des yeux du mort étaient brûlés, par les produits chimiques sans aucun doute, ses joues boursoufflées, ses doigts sirupeux. Son visage était encore rosé, de ce rose pastel qui marque les vivants. Ses lèvres étaient figées en un sourire de clown, comme si un fou-rire l'avait emporté dans son dernier souffle.

Dans les pièces à convictions, un cliché photographique grisonnant. En son bord supérieur, ou inférieur, juste un éclat de flash contre des iris vitreux d'un homme entouré d'ombre.

## **Le cœur du monde**

En marge d'un monde sans peur un souffle rauque s'élève des entrailles gelées de la Terre.

Depuis des siècles le cœur du monde ne palpite plus.

Tout d'abord les volcans se sont tus. Après avoir été les tombeaux des civilisations, ses tremblements de terre se sont faits murmure. Les continents n'ont plus bougé. Les failles ont cessé de cracher la vapeur liquide, témoin de la respiration du monde. Les terres se sont enfoncées dans la quiétude.

Les peuples ont célébré cet événement qui signifiait la paix entre les hommes et la nature qui jamais plus ne ferait pleurer.

Mais les hommes entre eux n'avaient rien conclu, et la mort du souffle planétaire fut le prélude d'une marche ténébreuse aux accords inhumains.

Après quelques mois innocents, les nuages devinrent des lignes immobiles qui cerclèrent la planète, première note de la pluie dévastatrice. Des limbes légers des traits vengeurs s'enfoncèrent dans le sol, sculptant des colonnes arborescentes qui scellèrent les cieux aux sillons. Les eaux ne tombaient, ne montaient plus, restaient cloîtrées dans les dépressions soumises aux vents voraces qui tailladaient les chairs, torturaient les âmes, dévoraient les chaleurs vivantes.

Les déserts, qui avaient fleuris, poussés, qui s'étaient recouverts d'une végétation luxuriante, avaient sombré dans la pâle lueur des matières vitrifiées, fossilisés par les coups profonds de la lumière ravageuse amplifiée par la voute de cristal. Les bois de miroir rendaient infinies les forêts aux multiples reflets. Mais de cette beauté fragile sifflait une mélodie envoutante qui condamnait quiconque s'approchait au même sommeil que les instruments. Le silence était le seul roi, le seul juge, le seul habitant.

Alors les êtres intelligents comprirent que la vie ne pourrait continuer ainsi. Les guerres semées étendirent leurs racines autour des grands qui avaient peur des grands. La chaleur revint sur le monde durant quelques jours. Les piliers fondirent, le ciel se disloqua, libérant les éclairs sauvages qui zébrèrent le sol en rugissant. Ceux qui voulaient vaincre furent défaits. Mais cela ne s'arrêta pas là, car la machine était lancée.

Les plaies suintaient des relents sulfureux de l'œil agonisant. Les larmes inondaient les plaines stériles, brûlaient les terres et le ciel, cisailaient les montagnes et les animaux et, au plus haut de la colère titanique, le calme se fit entendre. Ce fut l'oasis durant une seconde, l'unique seconde de l'humanité qui s'effaçait à jamais dans le chaos du néant.

## Aphrodite inconnue

Des notes qui résonnent sur le voile inconstant du futur présent à mes yeux, les larmes dociles de la lumière ravagent ma mémoire ternie par le sommeil que je ne peux trouver. L'argent brûlant de tes pas qui grisent l'ombre des géants dessine une vie que je ne reconnais pas, que je calque sur la frénésie de mes pensées écarlates. Regarde les idées vomissantes de ces spectres, illumine leur nuit chaque nuit que tu hantes, dans ces draps de satin que tu visites, que tu désertes quand le soleil dévore la planète de nos souffles. Sous la clarté tu vis, tu vagabondes sans te soucier de la longue attente que tu insinues dans les stupres de mirages, dans les mains parsemées de tes gestes. Dès le soir tu retournes répandre cet amour que tu n'as pas, que tu singes devant ces pastiches immobiles dans la dimension d'une lune glaçante de tes battements de corps. La hargne remplace alors l'argent qui coule de tes yeux quand tu te réveilles le soir, dans ces bras que tu ne connais pas, qui ne te reverront pas. Le livide chœur reprend sa route, tu craches sur ces rêves que tu faisais quand tes petites jambes s'agitait sur la table de ta chambre bleue, toujours le même bleu, que tu revoies quand tu émerges de ta conscience, avant de voir ces visqueuses langues te parcourir le corps, te prendre cette petite fille que tu étais, cette culpabilité que tu n'avais pas, pour la dévorer entre ton ventre et ta poitrine. Tu as grandi sans le vouloir, tu ne vois plus le foyer qui te réchauffait tranquillement, tu repousses ce brasier qui à chaque étoile se ravive pour te déchiqueter, te bouffer corps sans âme, esprit resté sur les berges de tes louanges aux beaux princes de plombs. Il ne te reste rien, pas même tes yeux pour hurler, juste ton corps, qui se ravage, le soir, dans des lieux inconnus, dans des barbaries de désespoir.

## Sonnet II

Le promeneur évasif ne verrait au loin  
Qu'une masse verdoyante où le soleil brille  
Qu'un cours d'eau sur le sol, un champ couvert de foin,  
Des pierres sur des pierres, taillées comme une bille

Le promeneur citadin au regard brouillé  
Marcherait sans silence, haranguant la nature  
Criant sa joie de sortir des villes souillées  
Regrettant dans le recul les affres des structures.

L'homme aguerri verra dans les souffles divins  
Les corps langoureux les longs cheveux et les mains  
Des nymphes aquatiques, les rires et les joies

Des peuples légendaires, créatures et démons,  
Les arbres aux corps de vrilles, lutins aux abois,  
Laisant son coeur au coeur de l'imagination.

## L'Immortel(le)

J'ai rêvé que d'une pincée de lune sang  
Les rochers lacérés, les landes asséchées,  
Se trouvaient écrasés par les notes du temps  
Dans les lits des runes virginales d'été.

L'unique grain de vent qui luisait de ses feux  
Glissait sur la vigne roussie de mille coeurs  
Sur ce qui juste avant portait l'âme des vœux  
Au-delà des lignes vers le doute et l'erreur.

Je voyais mes songes impossibles lier  
Entre eux les doux espoirs d'une place étrangère,  
Issue du paradis; former les piliers  
Immortels la bas(e) première de cette Terre

Offerte pour moi, construite par moi,  
Avec en son centre adossée sans poids  
Au rebord du voile une flamme blanche  
Qui m'enjoignait de prendre cette chance.

A ses côtés je devins tout comme elle :  
Sans corps sans matière, semblable à moi-même,  
Goûtant ce plaisir insouciant, charnel,  
Oublieux des chants aux cruels yeux blêmes.

Proche de cet être de lumière et de chair  
Le réel m'a rappelé en mon nom au sol.  
Je quitte la lumière, je quitte cet Eden  
Pour retrouver le fer, me griser de ma peine.  
De grâce du Léthée rien qu'une ligne folle  
Mais toujours cet être de lumière et de chair.

## Mon étoile.

Le soir tombait sur les rues macabres, sur les pavés souillés par les eaux des hommes, sur les marches combles des maisons closes d'où les faméliques et les pestiférés sortaient, le corps encore chaud par l'alcool et la passion, déguenillés sous la pression des créanciers avarés et des débiteurs sauvages, suivis par les bourgeois gras empestant le sel et la charcuterie du repas arrosé des dernières heures, aux yeux tordus et olivâtres de l'ivresse, aux vestes tachées par leurs ventres distendus qui ont récolté les excès de viande et de vin, avant que les enseignes ne s'éteignent, que les ultimes ordures évasées par le souffre et l'envie ne s'effondrent dans les caniveaux gonflés d'immondices. Dans le quartier les cris côtoient les joies embrumées des vapeurs éthyliques, où les corps se choquent, les poitrines

se révèlent, les liquides viennent abreuver le fleuve pâteux sous le regard vigilant des chats maraudeurs, camouflés dans le silence de leurs pas feutrés, tous noirs dans les ombres omniprésentes, attirés par le fumet âcre des moeurs libérées, alliance des sueurs brûlantes sur des coeurs froids des malades nobles, rongés par la monnaie que leur ont retirée les voyous à la peau caverneuse et grise travaillée par la vérole qui sévit dans les ghettos, que la bonté superficielle a apporté vers ces femmes de tous les hommes, excitées de cet argent qu'ils n'ont pas, de cet argent dont ils ne verront plus l'odeur.

Sur le trottoir, un aveugle parmi les infirmes tâte les murs à la recherche d'une porte abritée qui lui offrirait un temple pour la nuit détrempée, pour ses mains calleuses ciselées dans le bois et l'acier des fonderies, pour ses paupières en lambeaux griffées par le feu et la poussière, pour son dos meurtri endolori par les années d'un poids sans âge, pour ses jambes granuleuses issues du sable de la Terre, détruites comme le verre mis à bas par les cloches du jugement passé sur sa vie. Il est jeune pourtant, d'une jeunesse passée sous les pavés de la nécessité. Il était jeune il n'y a pas très longtemps, sculpté dans le dehors de la ville, auprès de ceux qui ne connaissent pas la vie et qu'il a fui pour la goûter sans retenue. La solitude qu'il pensait sentir fut sa découverte autant que sa destruction, désincarnant ses choix pour le rendre rien, l'évincer de ses rêves et le glisser dans le moule informe de l'unité collective. Il est vieux depuis, desséché par les platitudes qui avaient arraché les arbres de son passé fertile. Il était vieux sans devoir en sortir.

Et pourtant, dans les jours et les nuits de sa cécité, parfois il voyait le ciel voûté, illusion-spectacle de ses déboires cérébraux, et dans le ciel ovale une étincelle clignotait par intermittence. Disparu au coin de la rue, entrevue dans les fenêtres, le faisceau étranger luisait pour s'éteindre, s'effaçait sans laisser l'obscurité. Et il restait prostré, agenouillé dans la boue séchée ou les effluves pourries, louant ce don inaccessible.

J'ai vu cet homme un matin, tremblant devant son quignon de pain qui tombait en miettes. Ses yeux tombaient sur ses joues rougies par le gel, la fine vapeur de son souffle se perdait dans les nuages des égouts fétides, et derrière ce masque de creux et de sillons, il y avait pourtant une touche de fougue impétueuse, comme une colline qui attend le réveil du volcan qu'elle couve en silence. Je l'ai regardé, étonné de cet homme qui n'avait rien et qui semblait tout avoir, ébahi de la pérennité de ce rythme qui régissait sa vie.

J'ai vu cet homme un midi, sifflant un air inconnu qui sonnait comme une fanfare, ou une pompe funèbre. Son visage glissait de gauche à droite, donnant le tempo à ses notes, et toujours son nez busqué qui remplaçait ses regards, ses doigts qui jouaient contre le bout des marches humides. Puis il s'est arrêté, brusquement, et je vis ses globes morts s'animer devant moi. Je les crus affolés, je les compris à l'affût, guettant un invisible objet pour lui, peut-être pas pour moi. Mais l'amorce s'était tarie, la musique avait repris.

C'est ainsi que je l'ai connu, me postant près de lui sans un mot le temps de quelques minutes pour percer son secret. J'ai patienté ainsi, des jours de soleil aux jours de brume, pour trouver ce qui le rapportait à la matière, parfois.

Je ne comprenais pas ce qui l'excitait à ce point, chose ou personne. Il regardait le sol ou le ciel, la façade devant lui, ne se posait sur personne, dans un vague stupéfiant. Il ne bougeait plus et pourtant c'était son instant de vie au travers de sa journée, concentré sur ce mirage sans matière.

Je déclarais forfait. Son intime vision remplissait ma vie et je ne parvenais pas à le percer. Les semaines passaient et il était toujours là, mais je ne m'arrêtais plus. A ses côtés, j'étais devenu un fantôme impalpable, inconnu, inexistant. Personne ne le regardait, lui qui ne pouvait voir les rideaux d'absence qui le méprisaient sans pitié, lui qui n'était perçu que comme un pariât de plus dans cette grotte obscure ; et j'étais devenu tout comme lui, durant ces instants d'isolement, devenu un rebut impur qui ne méritait aucun recours auprès de la compassion de ces êtres. Quand je retrouvais mon existence, je ne voyais plus que par ce regard, indigné de ces attitudes solitaires qui étaient aussi les miennes ! Leurs défauts me renvoyaient mes propres erreurs, et cela, je ne pouvais le supporter.

Les rues étaient pleines de ces mécréants impurs qui divaguaient sur les aspérités de

la surface comme ils le faisaient dans leur vie. Mais qui étais-je pour dire cela, moi qui devais être comme eux ? Seul cet aveugle me montrait que le contraire était possible, cet infirme qui gardait le goût des jours alors qu'il ne les voyait plus. Mais il avait ce sursaut de grandeur que je ne parvenais pas à déchiffrer, que je lui enviais à vrai dire.

J'ai cru pouvoir. J'ai cru avoir compris cet élan, une nuit sans saveur. Je nuançais mes rancœurs dans les rues hasardeuses, quand de derrière moi me vint un parfum de cannelle et de violette. Je restais figé. A quelques mètres contre le mur, un pétilllement d'ongle sur le bois d'un volet, une silhouette immobile que je pensais connaître tout en sachant son anonymat. Je ne sus quoi faire. Me retournant, les yeux fermés, sentant cette saveur fraîche sur ma nuque, je lui demandais ce qu'elle voulait, ce qu'elle souhaitait entre nous.

## Prémonition

La rue était silencieuse sous le vent du sud venant des montagnes toutes proches. Le souffle était à peine perceptible, à peine présent. Les raies de chaleur déformaient les pavés jetés sur la route, empilés par le soleil, écrasés par lui. Entre les pierres plates des brins d'herbe se battaient pour la rosée, pour l'humidité, oscillaient, s'entrechoquaient, limités dans l'espace qui les confinait. Les racines gambadaient à la surface, jonglaient contre les grains de terre, s'étouffaient pour assurer la suprématie de l'un, ou de l'autre. Deux légions qui se terrassaient sans relâche, sous la coupe du jour, de la nuit, un combat incessant pour la survie dans cette rainure de monde.

Sur le côtés de la rue, sur le trottoir couvert par l'ombre, un simple grincement de chaise, cadencée sur une pendule arrêtée, se laissait entendre. La vieille femme avait les yeux dans le vague, le visage tourné vers le ciel, sa gorge plissée offerte à l'air ambiant. Son corps immobile était animé par ses mains qui travaillaient, machinalement, dans le vide, passant la laine autour de l'épingle, la piquant dans le tricot, les gants, le vêtement ? pour recommencer, le physique attisé par ce rêve ancien d'un travail cyclique. Le rythme ne changeait, ne cessait pas. Les doigts qui jouaient avec des fils d'araignées invisibles tressaient des robes de contes, des draps voluptueux, des dentelles fragiles pour un folklore irréel. L'osier du siège grinçait sous le poids du corps inerte. Les embruns secs dorlotaient la robe aux âges passés, révélant les couleurs pastels que la lumière avait délavées au fil du temps. De ses yeux clos les cavités des jours se plissaient en cadence, apportant aux muscles sans vie un sursaut de rythme face aux mains qui avalaient l'absent.

D'une porte au milieu de la rue, d'une maison aux volets clos, un homme d'un âge moyen faisait coulisser la clef. Immobile sur le parvis de sa demeure mutique, les cheveux en bataille, grisonnant sur la nuque, le dos légèrement vouté, l'oscillation de sa mâchoire lui donnait l'apparence d'un vieux singe serein. Son bras gauche ballotant sur une lente mesure décrivait un cercle hésitant, imparfait, ouvert sur son corps; son genou droit tremblait légèrement. Il massa cette partie de la jambe qui avait été brisée il y avait bientôt un an à la suite d'une chute dans l'escalier. Depuis, la douleur ne l'avait jamais quitté, elle se faisait même plus cruelle à mesure qu'il s'approchait de quelque funèbre épreuve.

Il descendit la courte pente qui menait à la place centrale du village, à la fontaine qui drainait l'humidité de la colline pour lutter contre la chaleur accablante de l'été. Autour du carré liquide quelques fleurs et arbrisseaux poussaient avec acharnement, détruisant quelque peu les blocs de pierres unis qui rendaient le cœur du village uniforme.

Les heures chaudes étaient derrière le mas. Autour du centre du bourg, seuls les anciens profitaient du soleil dans la clarté obscure des promenades couvertes, somnolant sur les souvenirs de la saison écoulée. Et, de tous points, la vieille aux mouvements maniaques se laisser observer dans une même immobilité.

Elle restait seule, écartée du peuple sans raison. Elle restait seule sans chercher à

s'intégrer. Personne ne lui parlait. Elle ne parlait à personne. Toujours le même mouvement des mains huilait une machine invisible, avec les yeux ouverts, des yeux blancs d'aveugle qui fixaient la zone qui rassemblait cette population d'une autre époque et semblaient transpercer la chair. Au coin de ses yeux, la sueur glissait comme deux gouttes de souffre sur les parois d'une caverne infernale, animée par les tremblements convulsifs des sourcils broussailleux. L'acier se changea en cire. Les creux se déformèrent sur toute la tête, la bouche s'ouvrit, découvrant le rictus édenté d'un fantôme horrifié.

Il n'y avait qu'un son, une unique plainte qui mourait comme elle naissait. Les paupières disparaissaient comme le son augmentait. Le hurlement s'engouffra dans la ruelle. Tous, ils le regardaient sans saveur, sans remarque.

Un choc sourd retentit telle une cloche lointaine. Sur le bord de la source jaillissante, le corps inanimé d'un ancien habitant, ventre contre terre, étalé de tout son long sur le sol. Sans vitesse les mains amies le mirent dans un drap de lin blanc pour l'emporter au frais avant l'arrivée des jeunes qui l'enterraient.

Ils marchèrent en silence, sans pleurs, le regard baissé. Ils marchèrent le long de la rue ascendante en se concentrant sur leur équilibre. Ils marchaient d'un pas pesant quand la main du mort se détacha du lot et vint heurter le montant de la chaise de l'aveugle. Entre ses doigts, un morceau de laine glissa sur le bord du trottoir, venant retrouver le châle accompli.

## Suspect

Suspect. Je suis un suspect dans le box des accusés. À ma gauche, à ma droite, un policier aux lèvres cousues qui stagnent droit vers le ciel. Quant à moi, je suis assis, le dos vouté, mes mains soutiennent ma tête, ma respiration est profonde, rythmée par les coups de marteau du juge : trois coups : un pour ma peine, un pour ma mort, un pour ma mémoire. Plongé dans le marais, mes mouvements entravés, derrière mes yeux je retrouve la scène de mon accusation, les grognements de l'avocat de la partie civile, la rage des témoins qui me montraient de leur griffe luisante, la petite aveugle qui pleurait. Dans ses larmes je voyais mes sanglots. Avec ses yeux livides elle a décrit ses dernières images : un pré aux herbes folles qui dansaient dans la sécheresse, une cabane aux planches craquantes, sans fenêtres. Avec son amie, elles jouaient dans l'insouciance. Dans l'après-midi brûlant, elles avaient disparues, murées dans la cécité. Elle avait entendu les cris de son amie, elle avait fini par s'en lasser. Puis les cris s'étaient tus. Elle redevenait seule. Les murmures qu'elle entendait étaient faits de vice et de torture. Sur ses bras, elle souffrait des morsures de l'acier, du feu. Dans ses yeux, le froid éteignait les formes pour la nuit profonde. Mais le silence était revenu, elle retrouvait le monde en elle, sans cette crécelle permanente.

On a retrouvé dans ma voiture le sang de son amie. Puis on a trouvé la petite bête tremblante; autour de sa prison l'herbe avait brûlé. Incarcéré, attaché, battu, on répandait mon sang pour cette accusation. Mon alibi ne tenait pas, les voyeurs se succédaient. Tous me désignaient par leurs crocs acérés. Mon procès fut sans appel. Pas une réponse ne me fut concédée. Je ne pouvais parler. Leurs aboiements ne trouvaient échos que dans la cloche qui égrainait les heures.

Tous à l'affut devant ma cage, je sentais peser leur excitation fébrile. Ces hurlements de joie, de satisfaction rageuse, à l'appel de ma sentence m'apporte une pitié attristée face à eux. Je ne peux à présent plus me soustraire, le feu divin va bientôt me prendre. Entravé aux poignets et aux chevilles, un casque sur le front, les secondes brûlent mes pas bientôt absents sur cette terre.

J'ai été désigné selon la loi de ces hommes, condamné grâce à elle par ces vicieux démons perdus dans leur chimère.

Ils m'observent tous, de leurs yeux curieux. Ils attendent que mes yeux cessent de les observer. Ils attendent que mes yeux deviennent blancs, que le noir s'efface.

Il leur fallait un noir, n'importe lequel.

## Peter Pan

Il était jeune, de cet âge insouciant entre enfant et adulte, de cet âge où le monde ouvre ses charmes clairs dans sa beauté première, de cet âge où s'épanouit la plénitude de vie. Il commençait à voir le monde par lui-même, à observer les oiseaux planant au-dessus des champs environnants, la pluie qui engourdit le sol. Il aimait à rester le dos contre le mur, le visage au soleil, les yeux fermés de joie, savourant les rayons de doux miel tapissant sa peau. Il s'extasiait, les mains posées sur les racines d'un vieux chêne dépouillé, à sentir les creux et les sillons anciens de cet arbre robuste. Il passait les heures du printemps allongé, le souffle léger, regardant le ciel bleu pour percer les secrets de l'invisible espace, imaginant mille voyages infinis aux sublimes actions héroïques. Il lisait beaucoup, découvrant les vertus humaines au sein des luttes chimériques, rêvant de ces lieux dans lesquels il était adulé, dans lesquels il vivait pleinement son existence. Il restait des heures, prostré, sa carte du monde devant les yeux, à savourer ces moments futurs où il serait au milieu du désert le plus torride, au sommet de la plus haute montagne, au fond de l'océan le plus profond. Il s'endormait sous l'avalanche des images, se réveillait avec elles, vivaient par elles.

Il était jeune, et dans sa jeunesse le monde des hommes se formait à son regard. Il découvrait les grandes inventions humaines, les miracles de la connaissance, par les mots protecteurs de ses professeurs. Il grandissait au frôlement des autres enfants, se forgeant l'âme et le corps au travers des jours baignés de la chaleur de l'été, pris dans le froid de l'hiver.

Le matin, la radio résonnait dans la maison, apportant entre sept heure trente et sept heure trente-cinq les informations météorologiques. C'était son premier contact avec le monde, chaque jour.

La rupture se forgea sur ce temps aligné.

Changement d'heure. Réveillé soixante minutes plus tôt. Il ne s'en rendit pas compte immédiatement. Il prit sa douche, s'habilla, descendit les escaliers, s'assit devant son bol de chocolat chaud. La radio s'alluma : « Six heure Trente, la météo... »

Six heure trente... Que faire pendant une heure...

« Brume sur le Grand ouest... »

Il ne lui restait plus qu'à attendre...

« Températures fraîches... »

Attendre pendant une heure...

« Suite des infos avec... »

Ecouter les informations.

« Bonjour, merci de nous rester fidèles. »

Le flot se déversa dans une cacophonie de sons accomplis. Les syllabes enchaînaient les titres de ce début de journée, sans arrêt, emplissant la pièce, remplaçant les meubles, pénétrant l'esprit présent. Le monde semblait tourner, le vertige prenait corps en son corps, déstructurait le réel ; il aliénait ses mains, ses bras, ses jambes, tout sauf sa tête luttant dans son impuissance. Ses yeux cherchaient un ancrage, cherchaient un support, n'importe quoi, juste un détail infime pour regagner le temps qui l'avait quitté. Mais sa peau se hérissait un peu plus sous un souffle brisé qui passait et repassait à ses côtés.

« J'ai mal ! J'ai mal au fond de moi. Une douleur atroce qui enfle dans mon sein. Ma

gorge s'est fermée, bloquant mon souffle court, mon coeur semble battre d'un rythme décalé, sautant dans ma poitrine, étirant mon regard, détruisant mes repères. Que sont ces sons intenses qui s'écrient sur les sorts de ces peuples sereins, qui résonnent en mes yeux ? Je les croyais saints, je les croyais beaux, je les croyais hommes. Je pensais landes, je pensais fleuves, je pensais la paix. Un paradis simple où j'avais ma place se trouvait là-bas. Mes mains tremblent, s'agitent, aucun contrôle. Mes jambes fléchissent, je m'écroule, je m'efface sur le sol. J'ai froid. Je sens la chimère du gel contre mon bras, qui arrache ma chair avec rage. Mais mes pensées se fixent sur ce plafond qui s'effondre et m'enfoncé dans les abysses. L'espace s'inverse, tout s'écroule, rien. Rien, plus rien, que le vague et le sans. Sans tout ; la solitude ; sans rien : le vide. Je sens un cercle électrique me traverser le corps sans arrêt. Brûle ma glotte, brûle mes yeux m'arrachent un cri ! un cri de colère ! De rage insensée ! Je ne peux plus me contrôler, impuissant, incapable, désagréable enveloppe torturée, décharnée, désincarnée. Peur de ces mains qui se rapprochent de moi. »

« Arrête ! »

Arrêter quoi !? Tu ne peux me donner d'ordre.

Qui parle ?!

Je suis toi, mais tu n'es pas moi. Tu dérives et je suis ta tempête, celle qui t'éloigne de toi pour sombrer sans retour. Je suis ce qui déstabilise tes pensées, tes regards, fait fléchir tes pas, craquer tes doigts. Je suis ta peur qui te tue.

Tais-toi !

Je ne peux me taire, comme tu ne peux cesser de penser. Parce que par ces querelleurs que sont ton coeur et ta raison je vis sans cesse à tes côtés pour te détruire. Je suis la souffrance sans fin que tu ne peux occulter, parfois me rendre muet. Nous sommes les deux pulsations, le flux et le reflux, le bien et le mal, le sang et l'eau, la pureté et l'humain qui se lacèrent dans la conscience. Tu luttas pour garder le regard de l'enfant, pour rester dans ce monde que tu aimes. Mais à présent je m'éveille, je prends ma force de ta désillusion. Accepte ma vérité !

Non ! Veux pas devenir grand !

Mais tu n'as pas le choix ! Ta réflexion s'affine au fil de tes jours, tes incompréhensions s'animent et me nourrissent. Je suis le fantôme de ton futur, l'ombre au corps de ton avenir. Plus tu lutteras contre moi, plus je te serai présent, c'est irrémédiable, car la peur engendre la Peur. Tu ne peux que vivre avec.

« Qui suis-je ? Je suis où ? Tout autour je vois des choses qui se vivifient. Une chose à quatre pattes qui avance. Elle a quatre pattes. Elle marche par à-coups. Le choc des pieds résonne. Le sol est gris. Gris foncé. Des flammes sortent du mur. Des cris percent les murs. Je les entends. Ils sont partout autour de moi. Ils hurlent leur désespoir, ces monstres informes. Leurs cris me glace le corps le coeur le sang. Le sang qui suinte de mes yeux tel des larmes acérées. J'ai mal. Un creux au fond de mon... Non, pas mon ventre. Je le sens dans mon ventre. Tout autour des goules affamées, frénétiques. Elles errent sans fin, dévorant les parcelles de la lumière pour recracher les vapeurs sulfureuses qui enveniment. Tout n'est que pics et gouffres, dents et griffes. Le soleil est éteint. Il n'y a que la nuit sombre. Hurllements ! Ils sont là. Toujours là, pas de repos. Toujours les cris, comme des crissements métalliques. Pourquoi ? Pourquoi ! Où ! Comment ! Pourquoi !? Laissez à l'appétit surnois des monstres maudits. Il n'y a rien, tout est vide, tout est rien, tout et tous. Plus de haut, plus de bas, de terre, de mer, d'équilibre. Je tombe sans pouvoir m'effondrer et ne plus penser. Penser aux morts qui sortent de ce monde fou, qui s'accrochent aux falaises qui chutent chaque instant, se perdent dans la brume de l'inconsistance de leur mal aboli.

« Je ne peux empêcher mes larmes de fondre. Je ne peux empêcher mes larmes de naître. Je vois un monde si beau, radieux, fait de neige et de soleil, mais... illusion. Cela, illusion. Les ailes brûlent, la peau desséchée, la terre arrachée, polluée. Saccadée parce que l'homme prend le dessus. Les nuages recouvrent les plaines, les montagnes dégorge leurs

corps. Les hommes sont. Les hommes aiment, mais... masque funèbre. Les hommes hainent sans relâche, sans cesse. Tous contre tous. Jardins, champs, forêts, carrière, pollution, désert. Le monde et la Terre en lutte perpétuelle. Idées. Pensées. Images. Je n'avais que des images. Aucun savoir en moi. Images éteintes qui s'effacent. Plus rien, de repères, de bases, d'avenir. Tout est noir et terne et oxydé par la sueur qui glace mon coeur. Plus bouger, capitoné par les froids profonds, je n'ai autour de moi que vices et tortures. Un masque d'obscurité voile les vagues de mes émois, je ne suis plus qu'un pantin aux lèvres cousues, aux jambes de chiffons, aux bras de roseau. Au fond de ma gorge, une pierre acérée arrache mes cris à mes sanglots éveillés.

« Toutes ces questions, toutes ces images sans rapport qui défilent en mon âme meurtrie ! plus de repères, plus de chaînes, qui suis-je dans ce lieu qui s'ouvre à ma peine ? Tellement de mal dans ces mots sans accent. Dans les guerres qui tuent, dans les démons terrestres qui avalent, dans les poussières qui rongent, dans tout cela je suis présent. Je suis les balles qui perforent, les fous qui violent, les diables qui licencient. Je suis tout par mon impuissance, je suis rien par mon indifférence. Que puis-je faire ?! Que pourrais-je faire ? Suis un spectre vaporeux, évanescence fumée noire qui porte une part de destruction. Ne reste que la souffrance intolérable, et le regret : le regret de savoir que suis impuissant, que le monde est irrémédiablement condamné. Voué à disparaître ! plus de conscience, plus de pensées, plus rien. Rien ! Vide, silence, Néant. Un temps inutile, une période stérile, une ère insensible. Tout ! Tout est sans rien ! Tout n'est que négation. Pourquoi ?! Pourquoi tout cela ?!

« Fatigué. Je retrouve mon corps accablé. Mon coeur est apaisé, mon esprit harassé. Le sol est froid contre mon dos. Mes bras, mes jambes, je ne sens que les pores de ma peau traversée par le froid. Combien de temps suis-je resté ainsi, immobile, écoutant les strates des timbres amorphes déplier leurs chaos ? Autour de moi, les restes de mon petit-déjeuner s'étaient sur le carrelage. Il n'y a plus rien sur la table, vide, rase.

Il se leva, ses jambes engourdies le maintenaient à peine debout. Il entreprit de replacer la vaisselle, le lait, mais tout était confus, désorienté. Sa tête tournait, il trébucha, se rattrapa in extremis, s'affala sur le sol à nouveau. Des images défilaient, au rythme de ses battements de coeur. Il luttait, mais la panique revenait, omnipotente. Il battait à tout rompre, à vouloir sortir, briser le cocon, s'éteindre dans l'instant. Les chocs bruyants de son organe battaient le rythme de son propre combat. Les coups roulaient sur ses membres, meurtrissaient sa chair, creusaient sous sa peau les souterrains de la douleur. Ses pleurs firent vaciller le corps anéanti qui sombra une troisième fois vers l'enfer. Il n'y avait que le noir, aucune lumière ne pénétrait dans ce lieu. Il ne pouvait pas même voir son corps, il n'était plus rien. Ses sens l'avaient délaissé, pour le rendre vide, impermanent. Au milieu de cette absence, des formes se découpèrent, apparurent, prirent corps en lui. C'était comme un nouvel élan, une deuxième chance.

Il retrouva la glaise, ses poings étalés sur la céramique. A bout de souffle, de force, il rampa vers sa chambre, s'allongea. La chaleur du lieu apaisa la fureur, apporta la quiétude.

La fatigue se déversa dans l'âme torturée, déposant la vague sensation d'un bienfait. Il souriait. Dans ses mains nouées contre son plexus solaire, il y avait un petit monde qui se créait : un espace sans mort, sans argent, sans guerre, sans personne, rien que lui. Il oubliait tout, se laissait porter par la mousse gorgée d'eau, par le ruisseau de pluie clair et bruyant. Il s'en allait, hors du monde, pour ce pays sans attache, pour demeurer libre, pour demeurer cet éternel insouciant qui aimait la vie. Dans ses doigts liés, de légers mouvements marquaient la course de ses pas. Son souffle se fit plus léger, ses yeux cessèrent de se mouvoir. Ses paumes se séparèrent, son corps se renferma et, à l'orée de son sommeil, il scella son âme pour sauvegarder son esprit d'enfant.

## L'Homme du bain

Dans la vasque gorgée l'eau stagne patiemment  
Point de ride et de mot sur ce corps parfumé  
Le silence vibre en l'atmosphère gelée  
Des sentiments éteints dans l'ombre de ces temps

Les longs doigts créateurs s'enfoncent humblement  
Pour cueillir au plus profond de l'offrande sainte  
Un souffle purifié qui les lave sans teinte  
Riche don de ce coeur apporté par le vent

Le cristal s'envole hors du lac des déments  
Radiant d'allégresse à la toile du présent  
Les formes s'animent récoltant cette vie

Ses yeux ouvrent la larme du goût d'infini  
Riche dont de ce coeur il a eu la pitié  
La solitud(e) la Rémission de ses pêchés

## L'œil sur le passé

Dans le bordel innommable qui sièges dans les placards de ma maison, j'ai trouvé un coffre au trésor : une sacoche de cuir brun rongé par les années qui se sont attardées sur elle, à la sangle rompue par le poids de la poussière, ou du secret ? Sous la cuirasse, il y avait un objet magique et imposant, un bijou magnifique qui avait emprisonné la lumière, un jour, mais qui ne la percevait plus à présent. Les sceaux furent brisés sous ma main pécheresse et je pus à ma guise contempler le fruit de la connaissance : autour de ses contours arrondis l'argent étincelant découpait les organes sensibles, dessinaient ses yeux de déesse qui figeaient tout en eux, rendaient chacun tel une statue de marbre en son sein. Son corps de jais rayonnait de son savoir sous mon regard, et mes doigts possédés caressaient ce don qui m'avait été offert par la providence.

Dans mon esprit je revoyais ces lieux où cette créature avait pris pied, dans des contrées alors inexplorées, au milieu de peuples purs et libres qu'elle a pervertis à jamais ; face aux éléments déchainés qu'elle avait figés par son regard ; au milieu de la foule de ses semblables, provoquant la lumière au cœur de la nuit, dans un assourdissant refrain.

Dans ses yeux glacés je revoyais ce regard qui, avant moi, s'était posé sur elle, la gardant près de lui, la serrant pour la protéger du chaos des hommes. Je voyais tous ces instants qui étaient passés entre eux durant lesquels rien d'autre n'existait, partageant au travers des temps cette intimité qui était alors leur, qui est un peu la mienne.

Mais le monde n'est plus ce qu'il fut, et cet amour que j'entrevois s'était éteint depuis bien longtemps par-delà les rivages du Styx. Elle est restée seule alors qu'il était parti, et elle s'était endormie. De cette longue entropie son corps restait assoupi, mais son esprit, ses yeux avaient conservé leur agilité, leur vivacité à la chaleur du soleil, sa puissance d'antan qui figeait l'instant.

Je la prenais avec moi, tout contre moi, et la portais au dehors pour lui offrir le monde. Mes pas la guidaient au travers des toiles immenses, et je sentais en elle son renouveau qui grandissait, qui vibrait pour se faire entendre! Mais, rapidement, je pris conscience de la réalité : son temps était passé. De son fougueux désir, je ne pouvais rien accomplir, obligé de la laisser dépérir, peu à peu, au fil des jours et, quand elle ne pourra plus distinguer des formes les contours, la nuit du jour, alors elle sera devenue un vulgaire objet dont personne ne se souciera, elle sera une boîte noire sans intérêt, excepté pour moi qui ai découvert au travers d'elle une histoire inconnue sur son ancien maître qui était aussi son esclave. En souvenir de cela, au milieu de la foule, je m'abandonnai une dernière fois, faisant de son corps mon relai, pour faire semblant.

Une fois revenu, je refermai cette boîte d'où Pandore était sortie, pour que dans son écrin ancien ce bijou retrouve Morphée. Puis, assis pour observer cette prison, je ne pus m'empêcher de penser à cette fée que j'avais entravée à mon tour. Incapable de la guérir du fléau qui la brisait, je l'avais renvoyée dans les limbes, et dans son cercueil de peau, j'en fis une abîme. Un flash, puis un autre, l'icône naissait sous l'œil de mon numérique. Plus de souvenirs, de faiblesses, l'objet devint une pure essence, issue de sa nature même. Sur cette prise, rien d'autre qu'une table, et ce vieil appareil photo, devenu inutile.

## **Voie d'un futur passé 1**

Sur un soleil brun, j'ai posé le premier pas de mon départ. D'un mouvement ample j'ai tourné ma tête vers le passé, et j'ai vu, sur les marches de marbre, les ombres de ces dernières années. Assis, ou bien debout, face à moi, je ne voyais rien, que des spectres de fumée qui se dissolvaient avec le temps. Je restai immobile, me délectant une ultime fois de ces êtres devenus statues de bois, dans ce lieu qui avait abrité nos jours innombrables. Pas un ne bougeait, pas un ne savait ce qu'il se passait, ne se doutait de l'unicité de ce moment : j'avais tu ce secret pour en préserver la force, pour être le seul à savourer ces quelques minutes. C'était mon dernier espoir qui s'envolait avec cette séquence. Tout passait lentement, et pourtant tellement vite encore. Les secondes fuyaient tandis que je m'apprêtais au départ.

Sur la route, devant moi, se tenait un seul obstacle qui me fallait franchir, sans faillir, pour pouvoir me plonger pleinement dans le monde silencieux. Mais cette lumière à moi seule dévoilée m'empêchait de m'éloigner, de sortir de ce rêve que je ne pouvais plus supporter. Dès alors j'avais perdu, j'avais perdu cette quête insensée, cette demande illusoire. Il ne me restait que l'oubli : oublier tous ces instants solitaires avec elle, les mots réconfortants, les images perçues par les autres que mon regard a assimilées, effacer les larmes qui pourraient naître de cet adieu à jamais informulé, que j'avais moi-seul choisi. J'aurais pu lutter contre ces poussières d'étoiles qui faisaient briller ma vie, les masquer, comme toujours, et continuer cette mascarade pendant des années, m'oubliant pour elle, laissant les temps et les hommes décider de cette rupture inévitable. Je devais partir, pour ne pas avoir à affronter son regard qui savait, qui n'avait plus jamais été le même.

Elle garderait le secret, le temps que je m'évade, puis elle leur dirait, et ils se rappelleraient ces paroles étranges, ces gestes rattachés à moi, prisonniers de mes décisions. Alors ils sauraient, trop tard penseraient-ils. Ils me maudiraient, jurant contre moi de cette faiblesse bénigne et inavouée.

Le moteur obéissait à mes pieds, à mes mains. Le contact allait être rompu. Les pneus léchaient le bitume avec douceur, me portant vers un nouveau purgatoire. Elle en était la gardienne, la seule qui pouvait m'arracher à mes choix, d'un simple mot.

J'arrivais à son niveau. Nous nous regardions toujours. Sa main contre la vitre stoppa mon pas. La barrière invisible s'effaça, nos visages s'étaient rapprochés, sans

entrave. Quelques centimètres, et quelques mots : "es-tu sûr ?"

Non, je ne l'étais pas. Mais plus qu'un besoin, je ne pouvais pas. Ne pas rester pour ne pas avoir à assumer cette tristesse devant eux.

Elle le savait. Sans que je lui dise elle avait su. Pas besoin d'excuse, ni de tentatives vaines. C'était ainsi.

Sa main se retira du piège qui reprenait forme. Les sons étouffés m'enfermèrent encore un peu plus. La voiture s'avavançait mais je ne pouvais pas détacher mes yeux des siens. À nouveau je luttai contre moi-même pour disparaître, mais mon corps ne répondait plus, et mon cœur pourfendu prenait le relai. À chaque battement l'accélérateur perdait quelques degrés alors que mon esprit s'échauffait.

C'est à ce moment que ses lèvres se portèrent sur le verre, ses yeux clos une seconde s'ouvrirent en un soubresaut : nous vivions notre dernier regard. Il dura l'instant d'un rire, mais ce fut des pleurs qui brouillèrent nos pensées.

La voiture tourna, dans le coin de mon rétroviseur, je la voyais, elle avait une allure de statue, immobile.

La route s'engageait vers l'ouest. Je devins seul. Mais dans mon cœur, il y avait un petit, un faible reflet qui devait s'éteindre, mais qui demeure.

## **Écrit ma vie**

J'ai commencé un matin ce livre sur des larmes. Dans un silence, un vide, il y avait cette petite étincelle qui battait, qui portait des mots. J'ai écrit une page sur cette annonce faite à ma vie.

J'ai vu au soleil grandissant une flamme vagabondant au gré des vents. Sans mot invisible, sans bruit, rien que des pas vers moi pour une nouvelle rencontre, pour oublier les temps qui nous avaient éloignés. J'ai écrit un paragraphe sur cette rencontre offerte à mon esprit.

J'ai découvert à la lumière du zénith un foyer chaleureux. Avec une phrase, elle exprima mes pensées, m'apporta la lumière sur un futur qui était voilé, qui devint réel. Dans cette obscurité naissante l'espoir reprenait vie, donnait un élan nouveau à cette journée qui s'acheminait vers sa fin. J'ai écrit une phrase sur cette alliance exprimée à mon cœur.

J'ai observé la quiétude du crépuscule, la chaleur de ses larmes intouchables. Perdue dans le monde oublié, elle déversait ses peurs et ses vérités, libérait les affres amers qui l'enchaînaient à ses douleurs, pour ne laisser que son sourire, pour me donner une partie de son être, de son cœur, de sa beauté. J'ai pensé un mot sur ce regard délivré à mes yeux.

J'ai contemplé la nuit une lumière merveilleuse. Avec un geste perdu au milieu de la foule qui nous masquait, j'aperçus le mirage impossible que j'avais enfoui en moi, des images qui défilaient, des scènes qui s'écrivaient. Un rêve, un cauchemar apporté par l'espoir qui nourrissait cette foi progressait autour de moi, m'emportait dans le noir, pour me faire découvrir à nouveau la lumière. J'ai écrit un mot sur cette passion donnée à mon âme.

Je plongerai, à l'aurore, dans le miroir de ton âme. Sans un mot, sans un geste, dans le silence ou le bruit, une seconde ou une heure, je me séparerai des masques de ma vie pour t'apparaître tel que je suis, brûlant mes artifices, colorant mes yeux de ma vérité et, quand le soleil pointera sur la terre son regard paternel, quand demain sera là, seule toi sauras, seule toi seras. J'ai écrit ma vie sur cette étincelle. J'écris ma vie sur cette étincelle. J'écrirai ma vie sur cette étincelle.

## Explication à un Païen

Alors qu'il se promenait le long d'un chemin constellé de pierres et de sable, l'homme dont il est question ici rencontra, assis entre deux arbres en fleurs, un vieil ermite. Sa peau tannée, ses cheveux d'un blanc de lait attachés entre ses épaules, ses yeux fermés faisaient de cet être une icône, un point où le temps se perdait. Les pétales dansaient en couronne, formant un anneau unique autour de son corps en repos. Les fleurs violacées s'agitaient sans que le vent ne joue dans ces âmes végétales. Elles semblaient vivre d'elles-mêmes, comme preuve d'un profond respect envers cet esprit charnel.

Le promeneur se tint au seuil de ce lieu, figé par la surprise, veiné par un sentiment plus profond, impalpable. Avec humilité il s'approcha, jusqu'à pouvoir presque frôler le tapis, sentir l'odeur furtive du parfum des feuilles. Il s'assit, légèrement placé sur le flanc droit du solitaire, et le regarda en silence.

Ce dernier ne semblait pas même respirer, mais sa présence était intense, faisait partie de toute chose. Ses longs cheveux vibraient, glissaient sur l'air, planaient un instant avant de retomber en une langoureuse ondulation.

"Bienvenue homme de bien." Le sage avait prononcé cette phrase enveloppée de douceur dans un souffle, sans force, mais les mots s'étaient propagés, s'étaient répandus dans le profond écho. " Je suis heureux de te rencontrer."

- Merci, dit-il avec respect. Que faites-vous ainsi ?

- Je médite en ce lieu. Je goûte les sensations de ce monde. Et toi, que viens-tu faire en ce lieu ?

- Je suis photographe. Je suis venu pour prendre des photos de cette vallée magnifique.

- Pourquoi fais-tu cela ?

- Je désire faire découvrir les merveilles de notre monde aux personnes qui ne peuvent savourer les paysages sauvages par eux-mêmes. Je veux apporter la magnificence de la beauté naturelle aux portes de notre vie citadine.

- Pourquoi veux-tu apporter la nature quelque part ? La nature fait partie de toutes choses, elle est l'essence de chaque pierre, de chaque brin d'herbe, elle existe dans tout ce que tu vois, tout ce que tu touches.

- Oui, mais leur caractère unique de formes et de couleurs, l'intense émotion qui jaillit en moi quand je découvre ces lieux, la quiétude qui se joint à moi à chaque instant... c'est cela que je veux apporter.

- Toute chose n'est-elle pas unique ?

- Là d'où je viens, dit-il avec mélancolie, le monde n'est pas unique. Au centre de nos vies, toute chose est classée, nommée, connue. De nos habitations à nos pensées, de nos vêtements à nos corps, tout est cerné par les hommes et les idées. Tout est fait pour chacun, pour une collectivité placide. Nos existences ne nous appartiennent pas, nous ne sommes que... les pions d'un immense échiquier. Tel que la viande, nos corps vivent dans l'indifférence. Par notre individualité, nous sommes un troupeau soumis à ses maîtres qui sont l'argent et le physique. La destruction de l'environnement par nos mains se poursuit en nous-mêmes. Nous ne pensons plus, n'agissons plus que pour notre simple profit...

- Connais-tu mon pays mon ami ?

- Oui. Je sais que la pauvreté frappe en tout lieu, en tout temps; que la mort enlève au hasard, que chaque jour peut être le dernier pour vous...

- Mais comment faisons-nous pour sourire n'est-ce pas ?

- Vous avez cette béatitude, cette lumière dans vos yeux...

- Cette lumière n'est rien. Nous vivons et c'est la vie qui transparait par nos yeux. Notre existence sur terre est un passage durant lequel nos émotions s'animent, entrent en symbiose avec ce monde. Nous nous soumettons à elles car elles sont notre essence de vie. Qu'importe si la mort nous emporte, ce n'est que le terme de notre vie émotive.

- Mais votre mort pourrait être retardée, votre vie meilleure !

- Ami, ce que tu as oublié... c'est que la mort n'est pas la fin de tout. La mort est tout au plus un changement. Tout dans ce monde est soumis au changement. L'homme, notre soleil, et même notre univers, tout est voué à disparaître. Pourquoi s'inquiéter de la mort ? La mort n'est qu'une étape sur un chemin de poussière dont on ne peut prévoir le cours. Qu'importe quand arrive ce temps, le repos qu'elle nous donne nous amène à continuer la marche.

- Comment savoir si l'après-mort est ainsi ?

- Plonge au plus profond de ton cœur. C'est dans la sérénité que tes questions trouveront leurs réponses. Si tu parviens à échapper à l'emprise de l'angoisse de ta propre mort par la méditation, alors tu seras l'homme le plus proche des Dieux.

- Dieu est mort !

- Dieu n'est qu'un mot, un concept pour dire : voilà ce qu'est la perfection. Dépasser la peur de la mort et accepter sa propre fin permet d'aboutir à soi, de se révéler à son propre cœur, car c'est en se dévoilant à soi que l'on découvre sa vie. Les hommes de mon pays ont compris cela. Tous ne l'acceptent pas, mais par leur compréhension ils dépassent cette peur. De leurs malheurs sur cette terre, ils gagnent la sagesse. Ils croient en la vie.

Durant ces paroles, l'homme ne put contenir ses larmes. De ses joues elles roulèrent, et sous la force de l'émotion elles s'échappèrent de son visage. L'ermite les recueillit au creux de sa main, les contempla, puis, d'un doigt, il les déposa sur le sol. Surgirent alors deux jeunes pousses aux feuilles magnifiques.

« Ami, de la tristesse sont nés les fils des Sâls jumeaux. Sois heureux, car le bonheur se trouve dans ton cœur. Je vais à présent m'éteindre, pour revivre grâce à toi. »

Le solitaire s'allongea au pied des arbres, et avec son dernier soupir les fleurs s'envolèrent vers le ciel. Le photographe resta contemplatif devant cette vision qui venait de prendre fin. Entre les deux pousses fragiles, un nouveau-né se trouvait, le regardait. Dans ses mains une fleur de lotus s'ouvrait à la lumière de la pluie.

Fasciné par ce spectacle, l'adulte se pencha sur l'enfant et, alors qu'il lui touchait la main, une voix résonna dans sa tête, lui disait de protéger cet être, de le nourrir comme son fils, et de l'appeler Sacha, en son honneur, et en l'honneur de ses ancêtres.

## **Bone child**

Laissez moi vous raconter l'histoire d'un enfant fait d'os et de vide, un enfant qui était assis sur un banc de pierre. Ses jambes trop courtes se balançaient en rythme, frôlaient les brins d'herbes. Entre ses phalanges, les pétales des boutons d'or glissaient sur les notes de ses articulations. Ses mains jointes devant lui, telle une sphère de neige, oscillaient en mesure. Sur leur surface, le soleil brillait ; il rendait le calcium plus blanc, d'une fraîcheur accablante. Son crâne, lisse comme un caillou, avait la forme de ces coquillages de porcelaine qui, soumis aux grès des vents et des marées, ont laissé aller leur corps pour traverser les temps, laissant sur ses pas une partie d'eux. Sa tête décharnée montrait les plis de ses orbites, figées dans une confession larmoyante. Ses dents absentes découvraient un sourire glacé, une supplique silencieuse qui semblait prendre racines au fond de sa cage thoracique, masqué par les côtes, les barreaux de la prison de son âme.

Il était assis, marquant incessamment le temps du mouvement de ses membres. Les nuages, la nuit passée, à nouveau le soleil embrasait la terre, réchauffait la plaine. Les rayons se glissaient, sur le croquis d'homme ils pénétraient, s'immisçaient de plus en plus profondément jusqu'en place et lieu d'un cœur asséché. Il n'était qu'un petit bout de chair, perdu, rattaché au corps par les fils de veines. Il flottait dans ce vide, pris entre le corps et l'esprit, dont seuls les rêves le maintenaient dans la réalité.

Les quelques parcelles de chaleur se blottissaient contre cette charogne écarlate, empourpré par les ombres, ravivaient le rythme brisé qui retrouvait la vie. Au fond de cette

carcasse, l'étoile domptait le sel, ravivait les rivières. Le squelette accusa un sursaut, une pulsion qui le plaça sur ses jambes. Les baguettes d'os tremblaient, supportant le poids de ce sac funèbre. Elles tremblaient, mais pas sous la masse. Elles tremblaient de ressentir un écoulement de douceur sur ses fémurs, de pouvoir à nouveau être une marque du temps.

Ses premiers pas, ces tout petits pas, l'éloignaient du banc fossile. Il ne restait que ces marques sur le sol, ces empreintes de pied. Autour de son poignet, l'architecture humaine avait un lacet qui soutenait une clef de bronze, une clé des champs. Elle dansait au son des pas osseux contre la pierre. Elle dansait, virevoltait autour de la main inerte qui suivait le pas. Elle tournait et retournait le long du lacet, voulait quitter le cercle de sa chaîne. Elle tournait, parfois le cycle se brisait sur les osselets de la main; Il marchait, elle s'enroulait, jusqu'à ce que sous ses jambes il découvre un vase d'ivoire, dont la gueule béante s'offrait au ciel. Le squelette se pencha sur l'objet, découvrit dans le creux de l'art un loquet de fer, un verrou sur le sol.

La main frêle plongea dans la vasque, fit pivoter le lien entre lui et le monde. Le métal claquait, la trappe s'ouvrait sur un souterrain noyé de blancheur. De ses jambes qui l'emportaient dans la Terre, le corps enfantin renaissait : les traits osseux se teintaient du sang qui circulait à nouveau, ses mains serraient l'air à nouveau, se plaçaient en coupe pour s'abreuver d'oxygène, ses yeux se plissaient sous l'éblouissante clarté, ses pieds s'enfonçaient, et sous un dernier geste, il fut avalé par la vie.

## Déjà

J'ai trouvé un jour une clé, une clé à tête ronde, ou bien carrée... peut-être même triangle. Cette clé, je ne sais plus où je l'ai vue, sur un mur, dans une flaque d'eau... Quand je l'ai regardée pour la première fois, elle était lisse comme de la neige. Elle brillait, elle était si belle, d'un éclat virginal que je n'avais jamais vu auparavant. Son corps était fait d'une unique dent, une faible bosse qui semblait dire : je suis là, et je suis seule. Tout comme cette bosse, la clé était seule. Elle était perdue, je l'ai déjà dit.

Je l'ai prise avec moi, je l'ai mise dans ma poche, et je suis parti. J'ai continué de marcher, sur ce petit sentier de pierre, avec ce petit bout d'acier qui se faisait oublier.

Puis j'ai trouvé un anneau de fer, au milieu du chemin, sous un caillou, ou sous une feuille. Cet anneau brillait d'une lueur froide, et dans ma main, il ne pesait presque rien. Il était un peu cabossé, pas tout à fait rond, et avec un peu de terre. Il était sur ce chemin comme pour me dire : je suis là, et je suis abîmé. Il était sale, je l'ai déjà dit.

Je me suis baissé, je l'ai frotté contre mon pantalon, je l'ai mis dans ma poche, et je suis reparti. J'ai continué de marcher, sur ce petit chemin de terre, et au fond de ma poche, la clé et l'anneau tintaient tout deux : un petit bruit sec et aigu.

Puis j'ai trouvé un bout de métal coloré, au bout d'une petite, toute petite chaîne. Il y avait du bleu, il y avait du blanc, il y avait du noir, et les trois couleurs prenaient chacune un coin du bout de métal. Les coloris étaient vernis, et ils renvoyaient les images de ce qui se trouvait tout autour. Il était sur le chemin, et son éclat me le révéla. Il brillait, comme pour me dire : Je suis là, je brille, et je suis beau. Il était fait de trois couleurs, je l'ai déjà dit.

Je l'ai pris dans ma main, mais il était chaud d'avoir trop brillé. Je me suis brûlé et je l'ai lâché. Je me suis baissé pour le prendre, et quand il fût moins chaud, je l'ai mis dans ma poche. La clé, l'anneau et le bout de métal faisaient un peu de bruit, et cela remplissait un peu le silence du chemin.

Puis j'ai trouvé une ficelle de métal, qui traversait tout le chemin. Cette ficelle semblait bouger le long des cailloux et se cacher. Mais je l'ai vu, j'ai su que moi seul pouvais la voir. Elle était froide, mais dans ma main, elle se réchauffait. Elle était dans ma main et elle se réchauffait, comme pour me dire : Nous ne sommes qu'un. Elle était souple,

j'ai oublié de le dire.

Je l'ai enroulée sur la paume de ma main, et je l'ai mise dans ma poche. Avec la clé, l'anneau et le bout de métal, elle gardait le silence, tandis que les autres continuaient leur bruit, le long du chemin.

Puis j'ai trouvé une porte. Elle était face à moi, elle était sur mon chemin. Elle était de bois, et aussi de terre. Je pouvais la contourner, mais je devais sortir du chemin. J'ai cherché, les mains dans mes poches, et j'ai senti la clé. Je l'ai sortie, et avec sont venus l'anneau, le bout de métal, et la chaîne qui les reliait. L'anneau tournait sur lui-même, et brillait ; le bout de métal me montrait le chemin que j'avais fait ; la chaîne les liait, je l'ai déjà dit ; et la clé avait changé : elle était parsemée de bosses, comme pour me dire : Je ne suis plus seule, car chacune des bosses est une vie rajoutée à la mienne.

J'ai alors inséré la clé dans la serrure, et je l'ai faite tourner. La porte s'est ouverte, et un autre chemin s'est dévoilé. J'ai continué mon chemin, avec la clé, le bout de métal et la chaîne. Mais je l'ai déjà écrit.

### **... de naissance.**

C'était au coin d'une ville, un lieu reculé. Transpercée par une départementale qui la reliait au monde, cloisonnée par les étendues herbeuses qui la faisaient vivre, sur les rives d'une rivière asséchée, cette agglomération formée d'îlots de demeures sentait le vent glisser le long de ses ruelles, un vent chargé de vide. De tout point de cette sombre cité, le regard qui ne se portait pas sur les toits d'ardoises, sur les murs de chaux, sur les clous de chaînage, était happé par la plaine sans fin, par le jour ou la nuit qui ne se fixaient sur rien. Dans les rues, seul le chant du coq, constant, relancé par Écho contre les bâtisses aux volets fermés. Pas un humain, pas une vie, pas une feuille d'arbre en train de danser. Parfois, une voiture qui traversait résonnait durant des jours, prise au piège de ce trou noir aux contours de matière. Son empreinte restait dans le bitume, jusqu'à ce qu'une pluie vienne pour tout effacer.

Au plus clair de la journée, les gouttières des maisons jetaient leurs ombres dans les passages, creusaient des tranchées où se reposait la boue, tel un marais. Au plus sombre de la nuit, les lampadaires faisaient déborder leurs lumières ternies sur les marches des frontons, sur les blocs de béton qui déformaient les trottoirs. Durant la nuit, il y avait parfois, et il fallait le saisir, un petit clinquement, pas tout à fait une respiration, qui vagabondait dans toute la ville, qui frappait aux portes, qui résonnait pour s'éteindre. Qui pouvait savoir ce qu'il était, d'où il était né... ?

La dernière maison de ce lieu de silence avait ses rideaux de bois retirés sur ses yeux, mais sous les paupières closes un filet de lumière invitait à s'approcher. Il y avait un lustre en verre, une table chargée de vivres, des bouteilles qui étincelaient des feux de l'astre mural. Tout autour, il y avait des hommes et des femmes, qui criaient, souriaient, qui profitaient de la nuit pour prolonger le jour. Il y avait de la musique, ces sons clinquants qui embaument les esprits sur les notes de l'alcool.

Ils étaient restés sous la lumière de leur communauté, avaient bloqué chaque porte, chaque fenêtre, pour que rien ne sorte de ces rencontres.

Mais au-delà des remparts le son courrait pour combler la dépression du village. Pour porter l'émotion il s'étirait, pour se faire entendre il bondissait, pour se faire aimer, il aurait dû rester secret.

Au fond de sa maison de chair, le clinquement se réveillait, profitant de ce terreau fertile pour gronder et s'épandre. Il se multipliait sous le don de cette réunion, grandissait pour sortir des ventres ascétiques et se déverser, envahir la ville ainsi que l'aurait fait une coulée de boue, et figer tout dans la stupeur et la rage.

Le son agaçant s'amplifiait, prenait sa pleine dimension. Il brouillait la musique,

dénaturait les visages, effaçait les masques pour former le drame. Puis les saints se changèrent en criminels, recevant la némésis terrienne, alors qu'ils ne cherchaient que le bonheur.

De la soirée il ne restait qu'une pièce, un bruit sacrilège, et un crime amoral. De tous ces gens, il n'y avait rien. De la joie, il ne restait qu'un vague sentiment d'amertume. Dans la ville, tout était éteint à nouveau; mais il restait, au fond de chaque maison, ce balancement, qui déformait le réel, donnait une vérité, marécageuse.

## ***Carnaval funèbre***

Au coeur de la ville les lumières s'étaient éteintes. Non... elles ne s'étaient pas allumées. Les rues nappées d'obscurité ne montraient rien, pas même un souffle de vent. Personne n'était sorti cette nuit. Au centre de ce corps léthargique le silence s'était réveillé. Au ciel, la lune était morte, dévorée par les nuages noirs. Il n'y avait rien. Dans les alcôves des bâtiments, les volets étaient tirés, les fenêtres fermées, l'immobilité régnait. Quelle heure était-il ? Était-ce le soir ou le matin ? Rien ne pouvait aider à le savoir, rien ni personne. Dans les rivières stagnantes des ruelles, le froid emprisonnait docilement l'eau des caniveaux : une fine peau naissait à la surface des choses, une peau lisse et brillante qui arrêta le mouvement, le temps de quelques heures, avant que le soleil ne perce le ciel pour libérer l'instant.

Mais ce moment était devenu improbable.

Dans la cité endormie, il y avait un parc percé d'arbres et de pierres. Un de ces arbres était un chêne somptueux dont la cime se perdait dans les cieux, dont les branches brillantes jouaient avec le vent. Ses feuilles tombaient avec majesté, emportées par la douceur d'un ballet aux cent musiciens, mais aussi avec langueur, goûtant pour quelques secondes le vide, la légèreté, avant de mourir au pied d'un mort.

Il n'était pas encore éteint, il était juste immobile. Ses deux mains posées sur ses genoux, le dos droit, le visage fixé sur la sortie, devant lui. Il avait un blouson en jean, de ces vieux manteaux que l'on ne garde que par nostalgie, duquel on prend soin ; un pantalon de velours noir, d'une parfaite qualité ; des chaussures marron, vernies, cirées il y a peu. Il ne bougeait pas. Depuis combien de temps ? Impossible de le savoir. C'était un homme normal, avec un masque sur le visage : un masque d'or et de ténèbres, une enveloppe qui gardait une réalité au-delà du monde. Les cataractes taillées s'encerclaient et s'enlaçaient, une arabesque où tout s'affrontait sans vainqueur. Aux commissures des yeux, deux larmes semblaient glisser sans fin dans la peine de la liberté qui leur était refusée. Sur le front, les joues, les courbes ne connaissaient ni début, ni fin ; il n'y avait qu'une impermanence qui les faisait vivre.

Quand on se déplaçait autour de cet humain, un nouveau voile se substituait à l'ancien : les mêmes couleurs, les mêmes proportions, mais une différence indéfinissable qui faisait tout. Cette différence, c'était son histoire. Personne ne saura jamais pourquoi il se trouvait là, pourquoi il avait choisi ce jour pour s'asseoir auprès de cet arbre et mourir. Personne ne saura qu'un an ne pouvait réparer les erreurs qu'il a commises, ni même une vie, et que c'est cela qui l'a poussé à accomplir ce dernier geste. Personne ne saura que derrière ce masque il y a un regard figé par le temps.

Au point du jour, alors que sous la barrière de nuages l'astre diurne envoie son premier grain de chaleur, l'homme s'affale sur le banc encore recouvert d'un manteau de gel. Ses mains sont tombées de ses genoux, son dos s'est courbé, la vie l'a quitté.

Sous son coeur encore brûlant, des gouttes d'eau naissent. Elles glissent, tombent sur les feuilles, s'enfoncent dans le sol pour s'unir à cet arbre de vie.

## Quarante deux secondes trente neuf.

« Bonjour Jacques. Je me trouve actuellement devant l'obélisque du champ de Mars où, depuis douze jours, un homme se tient assis dans le silence le plus complet. Il tient sur ses genoux une pancarte de carton sur laquelle est écrit : « fin des conflits humains. » Cet homme refuse de parler, nous ne pouvons savoir dans quel cadre il diffuse ce message. »

*« Ignorants. Que ces silhouettes peuvent être ignorantes. Depuis mon arrivée ici, je n'ai vu que des ombres. A l'aube du premier jour, les êtres ne passaient devant moi qu'avec peur, avec ce soupçon d'appréhension qui les pousse à s'écarter, à regarder leurs chaussures ou leurs camarades. Tous différents, mais dans la même indifférence, le même regard vague. Tous pareil, pas un seul pour me regarder et me poser cette question qu'ils se posent tous : « Pourquoi est-il ici, ainsi ? » Ils passaient. Ils passaient, ils rigolaient parfois. Ils rigolaient parfois mais personne ne s'arrêtait. »*

- Je vois qu'à côté de vous se trouve le porte-parole du mouvement altermondialiste.

- Oui, en effet. Il m'expliquait son soutien à cet homme qui, par le pacifisme, tente de condamner les politiques occidentales. Il me disait que l'action qui était entreprise par cet inconnu, seul, sans un mot, était une preuve d'humanité.

*« Humanité. Qu'elle est cette prétendue humanité dont on m'affuble ? Je suis un simple être humain qui, en silence, tient une pancarte, et l'on place sur mes épaules de grands mots, des concepts transcendants. Je suis pour eux le fer de lance d'un mouvement politique à présent. Je suis celui qui a lancé une nouvelle manifestation. Après quelques jours, des spectres sont venus se joindre à moi. C'était une petite meute de jeunes fringants stéréotypes, chacun avec un nécessaire pour manger, boire, et des panneaux, des panneaux immenses qui clamaient la cessation des guerres, la fin des actes terroristes... Un monde utopique. Au fil des heures, le troupeau avaient grandi, se gorgeant de curieux, débordant de cadavres qui vomissaient des cris et des clameurs de rire. J'étais devenu le centre chaud d'un univers au cœur d'un monde en révolution. Tous venaient me voir, me remercier, m'encourager, me demander de parler en leur nom. »*

- N'avez-vous aucune information à livrer à nos téléspectateurs sur les motivations de cet homme ?

- Non, aucune pour le moment.

*« Quand l'un d'eux, euphorique s'est approché pour me serrer la main, je me suis levé. Tous m'ont regardé, m'ont suivi des yeux jusqu'à ce que je me rasseie, de l'autre côté du monument, supprimant de mon regard cette masse sourde. Alors les médias se sont intéressés à moi. Tous ont déserté les devants de cette boule pour venir vers moi, moi à qui ils n'avaient porté aucune attention, pas même un regard. Il a fallu que des marionnettes gesticulent pour que des dilettantes appâtés se joignent à la partie. Mais je n'ai jamais voulu cela. Jamais un souhait de diffusion pareil ne s'est formé en moi. Je ne souhaitais qu'éveiller les passants au fléau qui ensemece nos vies. Je voulais que les hommes se réveillent. J'ai échoué. »*

- Très bien, n'hésitez pas à nous recontacter si vous avez du nouveau.

- Monsieur, nos téléspectateurs seraient ravis de savoir pourquoi vous manifestez de la sorte. N'avez-vous pas quelques mots à nous offrir ?

- Offrir ? Dit-il dans un silence. Que puis-je vous offrir ? Vous voulez des paroles là où le silence est l'unique nécessité. Vous parlez des guerres qui dévastent le monde, vous criez contre ces déploiements de force brute qui anéantissent des vies, des existences innocentes. Moi je vous montre cette tempête qui fond en chacun. Vous pensez posséder le monde entre vos mains car vous avez la connaissance de ce qui l'anime ; et vous survivez, divaguant à la surface de toute chose, y compris de vous-même. Vous effleurez sans oser plonger au coeur de vous-même. Que reste-t-il de vos rêves d'enfant, de ces idéaux qui ont un jour germé entre vos mains ? Je n'ai rien à vous offrir, chacun le possède au fond de lui.

Ces paroles prononcées il se leva, laissant sa pancarte sur le sol. Plus personne ne faisait attention à lui. Il s'éclipsa au détour d'une ruelle.

## Destin

La famille Solont n'était pas, à proprement dit, une véritable famille. Il y avait un homme. Il y avait une femme. Ils s'étaient connus au retour de la seconde guerre ; elle y attendait un soldat qui n'est jamais apparu, il descendait d'une horreur qui avait détruit son passé.

Ils s'étaient aimé sur le quai du port de Cherbourg, aux sons des cris de joie, sous l'épaisse fumée des volcans de fer.

Elle ne le connaissait pas, il ne se connaissait plus. Ils apprirent à se connaître, à redécouvrir le monde dans la paix retrouvée.

Elle devait avoir la trentaine, ou assez proche; lui semblait avoir un peu plus de vingt ans. Leur vie ne faisait que commencer, dans une atmosphère qui permettait tout, et même au-delà.

Elle lui rappela à vivre, à dormir les yeux fermés, dans le noir. Elle lui apprit à manger, à boire sans se presser, à marcher sans crainte que le sol ne s'affaisse ou n'exulte sous ses pas.

Elle lui enseigna à parler. Non qu'il ne sache plus comment communiquer, mais il avait oublié, dans le silence et le bruit des combats, dans les râles horribles des blessés et des morts, que les mots pouvaient être beaux.

Lors de ses anniversaires, qui tombaient le jour de leur première rencontre, il avait le droit à ses bougies, ses premières bougies. Il avait un, quatre, dix ans, et la félicité qui apparaissait semblait être celle d'un jeune garçon qui grandissait au rythme de ses cadeaux, comme si ce nouvel âge qui lui était donné était son âge véritable. À douze ans, il eut son premier vélo.

Durant vingt ans, elle le garda prêt d'elle. Il retrouva le monde et son ciel bleu, il retrouva le sens des mots et parfois même, il riait.

Mais il y avait toujours, sur son visage, le même regard : celui de la mort. Ses yeux étaient constamment couverts d'une pellicule terne qui rendait ses yeux beiges, aux couleurs de sa peau marquée par la guerre.

Pendant sa nouvelle jeunesse, avec cette femme qui lui servait de mère, il redevint un homme, en retombant en enfance.

Le jour de son dix-septième anniversaire, il reçut un costume. Cette délicate attention

le toucha, et l'envie le prit de le porter dans l'instant. Une fois enfilée, il courut pour se mirer dans le miroir.

Il resta devant, son reflet de plein pied face à lui, des minutes durant.

Quand il revint à table, son regard était différent : ses yeux étaient noirs, deux puits insondables.

Il parla à la femme d'une voix neutre, se présenta, d'un nom nouveau qu'elle ne connaissait pas. Il ne lui dit pas grand chose, juste qu'il devait partir.

De sa main sortit un pistolet, qui tira sur sa tempe.

Elle ne bougea pas. Non pas horrifié, son visage n'exprimait rien. De la table le sang coulait, goutte à goutte, sur le sol.

Elle se leva pour éponger le liquide rubis, enfonça deux morceaux de tissu pour stopper l'écoulement, assit le mort sur un fauteuil.

Puis elle sortit. Elle marcha, le visage baissé, les yeux mi-clos. Au fur et à mesure, elle redressa la tête, se mit à rire. Son rire emplit la rue entière, et tous la regardaient, plus ou moins souriants.

Quand elle cria, la clameur résonna. Elle sauta, bondit, comme une grenouille qui retrouve sa marre. Son croassement prenait parfois des allures de chants, dont le refrain ressemblait à ceci : "Ça y est, enfin, ça y est !"

Elle parcouru tout la ville jusqu'au soir et même au delà. Le matin la vit encore marcher au milieu des étales des marchands.

Son manège dura plusieurs jours. Au fil des heures, elle prononça d'autres mots, d'autres phrases, parlant de liberté, et de libération.

Puis, plus personne ne la vit. Le quotidien retrouva sa constance.

Trois semaines plus tard, un fait divers traitait d'un couple qui pourrissait. L'un était décédé d'une balle en pleine tête, aux blessures béantes et décomposées ; l'autre n'avait aucune marque visible. Elle souriait. Simplement.

## **Une pierre**

Lorsque je l'ai vu pour la première fois, il n'était qu'un caillou au milieu des brindilles d'arbres. J'étais venu vers lui sans savoir qu'il était là, assis, attendant et attendu. Je l'avais regardé, avec ses reflets bleus et lactés, puis je l'avais laissé, pour regagner la chaleur de l'étreinte d'une mère attendue.

Il a dû y avoir un coup de vent, une herbe folle. Je trouvai la pierre sortie de son lit. Je l'enveloppai d'un drap de douceur et je la portai vers le domaine de sa naissance, pour la laisser accueillir la vie du soleil, de la pluie.

Les rayons de chaleur apportaient le vert sur la terre et les toits, sur les murs, dans le ciel. Les nues s'enfuyaient chaque matin plus longtemps, mêlant aux fleurs le bleu des regards et des cieux. Les ailes et les champs s'agitaient pour apporter la vie aux nouvelles générations. C'est au milieu des racines que je trouvai ma pierre : elle était brisée, son flanc éclatée par la liberté.

Je conservai cette enveloppe minérale, l'exposai pour toujours la voir, pour toujours

me souvenir.

Un matin, je marchai, et je vis deux yeux qui me voyaient. Je demeurai en silence. Eux se glissaient, faiblement, vers moi. Ces reflets, cette fraîcheur, ils étaient le fils de mon trésor, la chair de mes rêves. Je tendis les mains, je recueillis cette nouvelle vie.

Quelques secondes, et une vitalité sans parole. Sa tête me fixait, et la profondeur de ses pupilles plongeait en moi. J'étais moi, et lui. Les maisons, les ombres, les arbres et les brisures des murs, tout avait disparu, il n'y avait plus que lui, dans lequel je me perdais. Je le portais tout contre moi, près de mes lèvres qui murmuraient prières et mots d'amours.

Il m'a parlé, juste un son qui enflamme la passion. Il déploya ses ailes, et l'ange qu'il est me rapporta la vie. Le temps prenait son envol et l'examen m'attendait. J'étais de retour en moi-même, avec une couleur de plus sur mes mains : la douceur de ses plumes d'airain qui avait teint le matin.

Je repartis donc, toujours le même, mais avec quelque chose de plus : une lumière dans les yeux, un petit rien qui me donnait toute la journée, juste par un oiseau, grâce à un oiseau.

## **Le livre ouvert sur son cœur**

**Instant de cœur  
Instant de pleur  
Instant où se trouve la peur  
Instant où se trouve l'erreur  
Ou la joie  
La joie de retrouver cette félicité  
Qui navigue à présent  
Au détour du temps  
Qui n'est plus rien  
Sans l'autre dans l'instant**

« Bonjour. »

Il n'y eut d'écho que le silence des murs.

« Bonjour. »

Il n'y eut de mouvement que la porte close.

« Bonjour. »

Un œil bougea dans l'obscurité, pour revenir vers un point fixe, un point invisible.

I resta encore quelques secondes sur le pas du lit, à attendre un signe quelconque, un signe qui lui signifierait une envie de ne plus rester seul. Mais il n'y eut que l'indifférence de la télévision muette comme seule réponse.

Elle franchit à nouveau la porte, avec une douleur, comme lorsqu'elle était entrée dans la pièce. Mais ce n'était pas la même. Il y avait autre chose. Pas une frustration, pas une peine informelle qui brûle et enrage ; une douleur insidieuse qui grignotait les parcelles de l'être.

Elle reprit le cours de ses pas, suivant le sillon profond de son jeune passé. Elle essayait de retrouver les traces qui l'avaient conduite jusqu'à cette chambre, où elle n'avait rencontré que le mutisme. Elle s'avancait sans saveur vers la sortie, pour retrouver le soleil qui n'éclairait pas, qui ne chauffait pas. Sur le perron de l'hôpital, elle retrouva l'usage de ses doigts. Elle plongea ses larmes au fond de la caverne de ses mains. L'eau s'écoula vers

le goudron incandescent, s'envola pour ne pas avoir à regarder ces larmes de mer. I pleura durant de longues minutes, sans pouvoir empêcher son corps de trembler.

De longues minutes s'étalèrent. Elle se hissa vers un banc, retrouva un semblant de souffle. Les yeux dans le vide, elle se perdit en rêveries, en souvenirs de ces jours révoqués. Devant elle les gens passaient, sans la voir, se parlaient, se regardaient, s'échangeaient des accolades et des rires. Devant elle un couple se forma, deux spectres aux vagues familières qui se prenaient la main, se parlaient doucement, si doucement qu'elle seule pouvait percevoir la teneur de ces mots privés. Elle sentait sa peau frissonner tandis que l'une des mains frôlait le bras de l'autre, que la pression de leur voix se ressentait sur leur corps. Elle les voyait, elle vivait. Immergée dans leur idylle, elle contenait chacune des douces paroles offertes.

Elle se leva. Elle laissait derrière elle cette union nouvelle qui avait déjà disparu. Ses jambes à nouveau la portaient sur les marches qu'elle avait arpentées sans saveur. Sur le bord de l'accueil, il y avait deux personnes. Elles se regardaient sans tendre leurs mains. Il y avait pourtant, entre eux, une connaissance étrange, masquée. Il ne se touchaient pas mais leurs attitudes montraient le contraire. Ils paraissaient tellement intimes, tellement...un.

Sans même un regard elle les contourna, marchant de plus en plus vite, allant presque jusqu'à courir pour tenter de rattraper le temps qui fuyait, qui coulait, imperturbable. Elle s'enfonçait dans les méandres, toujours plus proche, sans cesse toujours plus proche.

A côté de la porte qu'elle avait refermé sur son départ, il y avait un homme. Adossé contre le mur, le pied droit posé en équerre, une cigarette à la main, il regardait droit devant lui. Imperturbable et silencieux, son corps semblait pris dans une poussière brillante. Sa main gauche faisait reposer le bras droit qui, constamment, portait la même cigarette incandescente, le même foyer rougeoyant, à la bouche, qui laissait sortir la même fumée âcre, dans la même direction, contre la même cible invisible. I s'arrêta. Elle ne pouvait sortir ses yeux de cette personne qu'elle devrait croiser pour pénétrer ce saint lieu. Elle était figée, une statue de sel, œuvre de Méduse qui l'avait envoûtée. La cigarette disparut. Le corps auparavant mécanique devint une source de vie. D'un mouvement il fut une course ; d'une course il fut inerte.

I s'avança, posa sa main contre la poignée. La pression était cruelle, le mouvement de la porte, un glas sordide. A côté du lit, il y avait les deux inconnus, toujours aussi distants. Derrière la vitre de la chambre, il y avait l'homme adossé qui les observait, une cigarette à la main. Puis, les deux s'approchèrent, s'enlacèrent, se parlèrent avec des mots délicats, des caresses soyeuses, et l'homme à la cigarette, laissant tomber la lumière qui éclairait son visage, courut, passa à côté d'eux pour plonger vers le sol qui l'attendait.

Elle s'assit à côté du lit, où se trouvait l'œil hagard. Elle le regarda, en silence, lui prit la main. Dans un geste bref, elle essaya de se détacher de cette emprise, avant de se laisser aller à cette douce pression. Nul mot ne fut prononcé, juste un baiser fut déposé, la où une cigarette avait brûlé la peau.